



Jacques Kébadian
Jean-Louis Comolli
**LES FANTÔMES
DE MAI 68**
Yellow Now
Les carnets



SPECTRES DE MAI 68

Les images présentées ici n'ont jamais été vues. Elles sont tirées d'un film de Michel Andrieu et Jacques Kébadian, avec des images tournées par le collectif ARC, en mai-juin 1968, *Le Droit à la parole*. Mais *ce qui n'a jamais été vu, ce qui apparaît ici pour la première fois*, et que révèlent les *photogrammes* tirés par Jacques Kébadian de ce qui a été tourné dans les journées de mai, ce sont *les traces* que forment les images quand elles sont *arrêtées*. Un *autre état du visible*, ordinairement masqué par le mouvement même des images dans le projecteur. Qu'on interrompe ce mouvement et l'image apparaît pour ce qu'elle est : traces claires et sombres dans un cadre immuable, traînées d'ombres et de lumières, poussières d'image éclaboussant le rectangle du cadre.

L'événement, dont tant d'images ont partout circulé, devient énigmatique, illisible, mystérieux, en ceci qu'il rejoint sa généralité la plus grande, non anecdotique, essentielle : postures, gestes interrompus, attitudes suspendues, interruption du temps qui court d'habitude à travers les images et qui, ici figé, montre les mouvements inaccomplis, comme en réserve, en attente. Une bataille de rue est un ballet dans des fumées. À cinquante ans de distance, l'usure du temps a sans doute dégradé l'homogénéité photographique de la pellicule, mais l'effet premier, l'effet majeur de cette dégradation est de *libérer* les prises de vue de la nécessité ordinaire de l'analogie photographique qui commande à la ressemblance, à l'identité, au « réalisme ». Ces jeunes gens, ces

étudiants, ces ouvriers, sont devenus des emblèmes, dans l'histoire mais hors du Temps.

Les photogrammes gagnent en légèreté, ils sont aériens, flottants, ils nous invitent à un autre regard sur les traces de ces manifestations, de ces batailles, de ces couloirs, de ces foules... Un autre regard ? celui qui est sensible à l'*autre dimension* de toute image – celle qui n'est plus narrative, qui n'est plus anecdotique, qui n'est plus identificatoire (qui n'est plus policière). Nous voulons dire : *sa beauté*. Les images des luttes ont des référents concrets, les corps filmés se sont battus, certains en ont été blessés, les lieux et les décors ont été chamboulés, les murs ont été marqués de mots définitifs... et tout cela, photographié, revient comme spectral.

Le cinéma, qui fait passer les choses et les corps de trois à deux dimensions, qui les isole du reste du visible, rend spectral ce qu'il filme. Et l'étrange familiarité de cette *spectralisation* du monde (qui s'oppose à sa *spécularisation*) est source, pour nous, d'une beauté inaccessible à l'œil nu. Il n'y a pas à refuser cette beauté au nom d'un quelconque idéal militant, au nom de la dureté même des luttes : elle est leur dimension de grâce. Les gestes qui font bouger les bases du monde existant appellent des conjonctions de forces mais aussi des instants de grâce, où tout se tient dans une sorte d'attente fragile, où chacune et chacun perçoit l'imminence d'un basculement, l'approche de l'inconnu. C'est tout cela qui apparaît dans les images arrêtées que nous voyons ici.

La photochimie de la pellicule 16mm, affectée par le passage du temps, crée à elle seule des *situations photographiques* originales : voyant ces images, on voit aussi *ce qu'il en reste* : elles sont entamées par le Temps, et c'est aussi en cela qu'elles témoignent non seulement de ce qui a été, mais de ce qui n'est plus sinon en cet état de traces. Et les corps filmés, dans ces images arrêtées, combattent non seulement contre l'effacement qui est à l'œuvre

dans tout processus historique, contre l'oubli, contre la perversion de la mémoire, mais contre l'effacement même des traces qui les montrent encore, ces silhouettes improbables, déjà en voie de désagrégation. Le combat est ici double : contre des adversaires autrefois identifiables et aujourd'hui confondus dans la grisaille, mais contre la lente disparition des cristaux de bromure d'argent qui étaient devenus la dernière demeure de ces fantômes.

« Un spectre menace l'Europe », disaient Marx et Engels en 1847, repris en 1993 par Jacques Derrida. Mai 68 n'échappe pas au destin spectral de tous les mouvements révolutionnaires : spectres non pas du passé, mais veilleurs de l'avenir. Les images ici réunies nous font voir que les spectres n'en ont pas fini avec nous.

Jean-Louis Comolli





